

200 Motels, grand œuvre seventies

Antoine Gindt
metteur en scène



Dans *The Real Frank Zappa Book*¹, autobiographie débridée et moustachue, le compositeur américain livre quelques informations sur la genèse de *200 Motels*. Du «deux cents» («par allusion au nombre approximatif de concerts donnés par les Mothers of Invention durant leurs cinq premières années»), à l'ennui qui suinte des motels lors des tournées dans la *deep America*. «Dès que j'avais cinq minutes, je griffonnais de la musique.» explique Zappa, «De tous ces gribouillages est née la matière de la partition de *200 Motels*». Les premiers extraits sont joués par le Los Angeles Philharmonic, sous la direction de Zubin Mehta². On est en 1970 et le malentendu est complet: «L'orchestre ne désirait pas vraiment jouer ma musique. Ils voulaient surtout un événement, quelque chose d'unique, comment dire, euh..., tiens une rencontre entre un groupe de rock et euh... un vrai orchestre symphonique, quoi - tu vois, pour "faire du rock ensemble". La musique en elle-même, ils s'en foutaient»³.

La musique est enregistrée un an plus tard par le Royal Philharmonic Orchestra, sous la direction de Elgar Howarth, et sert de bande originale au film⁴ réalisé simultanément, avec Ringo Starr dans le rôle de Frank et Keith Moon dans celui de la nonne-harpiste (doit-on y voir un hommage indirect à Harpo Marx?). Ces enregistrements sont publiés, avec un montage différent, dans le fameux double album de 1971. On y trouve tous les ingrédients zappaiens: humour décapant, exigence musicale, éclectisme radical, excentricités sonores et sens de la rupture, du show, du collage, de l'outrance verbale. Les énergies musicales et les situations ouvertement scabreuses renseignent sur les mutations de la société d'alors: elles ont déterminé les contours de celle d'aujourd'hui. Emergence du système médiatique, pornographie sous-jacente ou explicite, glissements des fondements culturels érudits vers une culture de l'événement et du divertissement.

Zappa est le vibrionnant visionnaire de ces effets dévastateurs et, comme l'illustrent ses concerts avec les Mothers of Invention, son art tient autant de la performance dada que du meeting politique.

À un demi-siècle de distance, passées les extravagances du temps, la partition de *200 Motels* - dûment éditée depuis 2013 - révèle un ouvrage imposant, sophistiqué, déliant. Dans son ambition cumulative, on peut lui trouver une parenté avec quelques références phare de notre modernité européenne: *Sinfonia* de Berio, *Requiem pour un jeune poète* de Zimmermann... l'humour et la dérision en plus. Désormais divisé en une ouverture et douze scènes, convoquant orchestre philharmonique, percussions, chœur, rockband et solistes, il prend les dimensions insoupçonnées d'une fresque lyrique, qui aurait du rock l'environnement déjanté des protagonistes. Zappa penche vers le sérieux européen (sans toutefois le laisser indemne!) et recourt à un arsenal musical alors inédit. Le pop bien sûr, le *musical* américain ou la musique de film, et toute la panoplie savante symphonique et chorale qui balaie le xx^e siècle d'un grand geste transatlantique: on y entend les réminiscences de Varèse (*Ionisation* ou *Arcana*), celles du *Concerto à la mémoire d'un Ange* de Berg, les angoissantes cordes de Hermann ou les saillies dodécaphoniques des années cinquante, l'aléatoire à la Cage ou la superposition à la Charles Ives. Le chant juxtapose voix lyrique, capharnaüm bavard et chansons music-hall avec cette couleur si étrange de la pop américaine qui fait passer sans cesse le chant du timbre au falsetto, de la note au cri. Car Zappa est *américain* et il manie comme personne le concept des images sonores qui s'impose outre atlantique. Il ne conserve sa grammaire musicale que pour s'intéresser au «comment ça sonne»: classique, jazz, moderne, contemporain, rock, pop, etc.

200 Motels brosse un portrait de la société américaine pulvérisée par l'irruption de la rock/freak attitude. Un portrait caustique, cynique, féroce et faisant la part belle à l'autodérision. Les treize personnages (gnome déguisé en Frank Zappa, groupies, amateur télé militaire, musiciens, cowboy réactionnaire, journaliste nymphomane et soprano exaltée...) sont explicitement inspirés par les compagnons de route truculents et grotesques des Mothers (notamment Mark Volman et Howard Kaylan⁵ qui traversent 200 motels de leur extravagance psychédélique). Alors qu'ils atteignent Centerville («a real nice place to raise your kids up⁶»), la folie les gagne. Invités d'un show télé, les personnages défilent au fur et à mesure d'une succession de tableaux sans grande logique mais construits avec un réel goût du non-sens et des situations surréalistes ou absurdes. Ubu n'est pas loin, le grand guignol avec lui. De cet enchaînement se dégage une dramaturgie possible: drôle, tragi-comique parfois où les trajectoires des personnages se dévoilent. Elle ouvre les pistes d'une mise en scène qui prendra à bras le corps cette micro société pour en rendre la continuité décousue, le désordre assumé, avec pour principal enjeu de retrouver, au travers des personnages et grâce à une distribution originale, une part de la folie de ceux qui les ont inspirés!

¹ *The Real Frank Zappa Book*, Touchstone Book © Frank Zappa, 1989 (traduction française *Zappa par Zappa*, © L'Archipel)

² chef d'orchestre indien (né en 1936) à l'immense carrière, directeur musical du Los Angeles Philharmonic de 1962 à 1978.

³ *Zappa par Zappa*

⁴ *200 Motels*, film de Frank Zappa et Tony Palmer

⁵ Fondateurs des «Turtles», ils rejoignent les Mothers à la fin des années 60

⁶ «un endroit vraiment charmant pour élever vos enfants»

→

Rencontres Musica n°01

Référence aux manifestations
n°02, n°06 et n°07

Son art tient autant de la performance dada que du meeting politique.